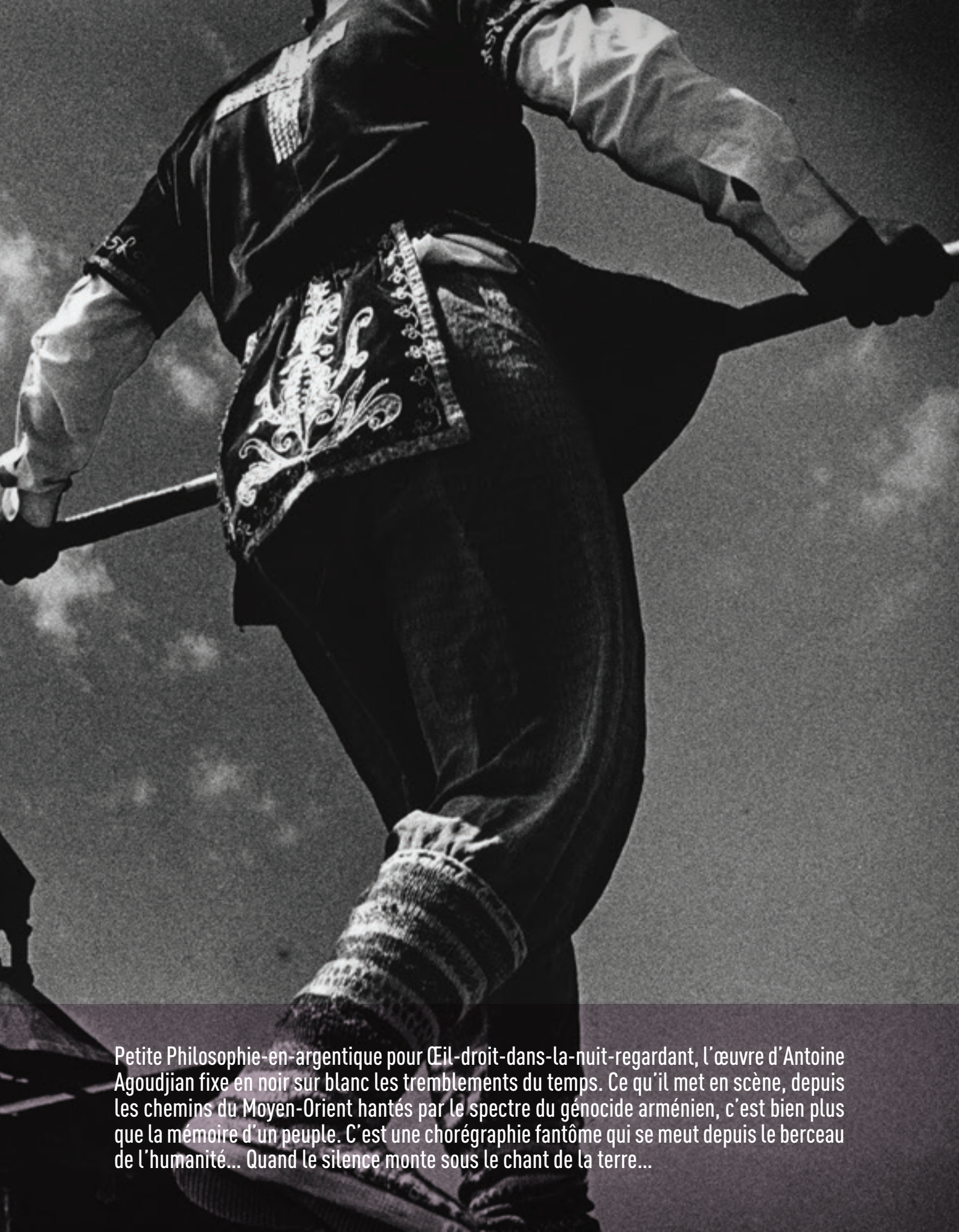


Antoine Agoudjian, les scénographies fantômes

ENTRETIEN AVEC AMÉLIE ADAMO



Rêve fragile. 2004, photographie issue de la série *Mémoire des Arméniens*. Région d'Ashdarak, Arménie.



Petite Philosophie-en-argentique pour Œil-droit-dans-la-nuit-regardant, l'œuvre d'Antoine Agoudjian fixe en noir sur blanc les tremblements du temps. Ce qu'il met en scène, depuis les chemins du Moyen-Orient hantés par le spectre du génocide arménien, c'est bien plus que la mémoire d'un peuple. C'est une chorégraphie fantôme qui se meut depuis le berceau de l'humanité... Quand le silence monte sous le chant de la terre...



Ishran. 1998, photographie issue de la série *Mémoire des Arméniens*. Région d'Abaran, Arménie.

Amélie Adamo | Votre travail questionne la mémoire du génocide arménien. Quels sont les premiers liens qui vous ont uni à cette histoire ?

Antoine Agoudjian | Je fais partie de la troisième génération dans la diaspora arménienne. Celle, privilégiée, qui a eu un lien direct avec les rescapés du génocide arménien et qui a grandi sans aucun contact charnel avec ses origines. L'Arménie faisait en effet partie du bloc de l'Est jusqu'à la chute du Mur, à une époque où il était quasi impossible d'y aller, à part dans des voyages organisés et surveillés. La Turquie, on n'y pensait même pas. Après le coup d'État des années 1980 s'y était mise en place l'une des dictatures militaires les plus féroces depuis la création de la république, en 1923, et rien que l'évocation des Arméniens était en soi hors la loi. J'ai reçu un héritage particulier à Alfortville, où j'ai grandi. Il y a ici une forte présence d'Arméniens, venus pour des raisons de main-d'œuvre. J'ai baigné dans une ambiance où la culture arménienne et la mémoire du génocide étaient toujours présentes. Cela ne nous était pas transmis de façon violente mais c'était là, dans notre quotidienneté. Mes grands-parents parlaient l'arménien et le turc. Ils évoquaient le génocide et portaient une mémoire de répulsion vis-à-vis des Turcs. Pour mes grands-parents, comme pour ceux qui ont vécu ce génocide, le dernier visage qu'ils ont vu des Turcs était celui des assassins. Parallèlement à ce legs lié à la famille, la danse a été mon premier contact artistique avec mes origines. Dès l'âge de cinq ans, j'ai fait de la danse folklorique arménienne. La troupe se produisait à l'échelle associative

dans les communes voisines. À travers ces spectacles, les gens nous questionnaient sur l'histoire arménienne.

Cet héritage m'a ainsi investi de façon naturelle. Il m'a été transmis sans violence mais, en revanche, il a généré un traumatisme intérieur. Je porte en moi cette mémoire de la diaspora. Elle m'habite quelque part d'une façon occulte et elle a eu besoin de sortir, pour s'exprimer, le jour où j'ai rencontré la photographie.

AAD | Qu'est-ce qui a précisément déclenché cette nécessité de l'exprimer ?

AAG | J'ai eu besoin de photographier les Arméniens lorsqu'il y a eu le tremblement de terre en Arménie en 1988. Je suis parti là-bas pour participer à l'aide humanitaire et, pendant toute une année, j'ai réalisé des images. Comme un amateur on peut dire. C'était comme un recueil de témoignages. Sans objectif particulier. Et, à mon retour, cela a fait l'objet d'un ouvrage. Ce fut mon premier livre. Mais ensuite, très vite, j'ai eu besoin de sortir de cette approche pour utiliser le médium photographique comme moyen de conter un univers intérieur.

AAD | En quoi votre pratique artistique se distingue-t-elle du photoreportage ?

AAG | Je ne suis pas du tout en phase avec le fonctionnement dominant de la photographie de presse. Ce que veulent la plupart des rédacteurs en chef des médias, lorsqu'ils commandent une photographie pour un article, c'est que l'image prouve au lecteur ce qui est écrit. Pour moi, la photographie n'a jamais rien prouvé. Ce n'est qu'une illusion parmi d'autres. Il



19 [janvier] 15 [heure]. 2007, photographie issue de la série *Mémoire des Arméniens*. Istanbul, Turquie.

n'y a aucune objectivité. Par sa présence, son optique, le choix de son cadrage : le photographe influence tout dans l'image. Pour moi, la photographie est un médium qui doit développer d'autres sens chez les gens... C'est donc très éloigné des strictes idées de vérité, d'honnêteté, de pureté et d'objectivité que prône une certaine presse du photojournalisme.

D'ailleurs, je suis incapable d'aller dans un lieu sensible si c'est pour répondre à une logique médiatique. En revanche, pour mon sujet personnel, je peux me retrouver dans des situations aléatoires, voire périlleuses, comme cela m'est arrivé en Irak en 2004 quelques mois après la guerre, pour photographier la communauté arménienne de Bagdad. Mais cela ne fait pas de moi un photographe de guerre. Je n'en ai ni les codes ni l'envie. Je suis complètement libre par rapport à mon sujet. Je peux m'en détourner, l'appréhender sous plusieurs points de vues. L'exemple le plus typique que je peux donner, c'est l'enterrement d'Hrant Dink, un journaliste assassiné en 2007. En fait, toute la presse en reportage suivait le cortège tandis que moi, resté à la fenêtre de son journal, je réalisais des photos de la foule qui passait. Alors que, depuis le début de mon introspection, je me cachais pour réaliser mon enquête, soudainement des milliers de Turcs et de Kurdes appartenant à la société civile exprimaient leur solida-

rité en scandant : « Nous sommes tous des Hrant Dink, nous sommes tous des Arméniens... » En déambulant, ils s'adressaient à la fenêtre du journal comme s'ils s'adressaient à moi... J'étais captivé par cette scène historique.

AAD | Pourriez-vous parler plus spécifiquement de la dimension esthétique de votre travail ? Comment procédez-vous depuis le choix du sujet jusqu'au tirage de l'image ?

AAG | Quand je prépare une aventure photographique, d'abord, je lis beaucoup l'histoire. J'identifie un espace géographique en fonction des événements historiques qui s'y rattachent. Cette histoire est intimement liée au génocide arménien. Je localise les villes et régions où un événement important s'est produit. Avant l'assassinat de Hrant Dink, c'était surtout un travail archéologique parce qu'il était alors impossible de parler des Arméniens en Turquie : c'était comme si je creusais, je cherchais. Depuis ce choc, la parole s'est libérée.

Ensuite, une fois que je suis sur place, je prends tout ce qu'on me donne. Je marche des heures, je me lève et me couche avec le soleil. Mon travail consiste à essayer de photographier le maximum de scènes qui m'inspirent. Et la deuxième étape, c'est le choix des images. C'est la partie la plus artistique. Il y a là tout un cheminement entre l'image brute et le tirage de l'image



Ergen. 2011, photographie issue de la série *Mémoire des Arméniens*.
Région du Dersim, Turquie.

finie : la densité, le contraste, assombrir ou éclaircir telle zone, et désormais, depuis que je travaille en couleurs, moduler la chromie... En fait, je continue tant que l'image ne me rend pas heureux. C'est à ce moment-là que j'arrête, car je sens qu'elle est aboutie. Pour moi, le style c'est cette façon d'agencer divers éléments jusqu'à créer une image qui puisse m'émouvoir.

AAD | Avez-vous eu des « chocs » esthétiques, une culture de l'image qui aient particulièrement nourri les soubassements de votre démarche ?

AAG | Ce ne serait pas honnête si je disais oui. Je n'ai aucun photographe qui soit un référent direct dans mon travail. Pour tout dire, quand j'étais plus jeune, je n'avais pas les moyens de me construire cette culture. J'étais rebelle vis-à-vis de l'école, de l'autorité, du pouvoir. J'aurais pu mal tourner, j'étais dans l'errance. Ce qui a vraiment été un choc pour moi, à l'âge de trente ans, c'est mon voyage en Arménie, lors du tremblement de terre. Ça a été une rupture dans ma vie. En aidant des gens, en étant utile aux autres, les choses autour ont pris un sens. Je me suis aussi perçu autrement, de manière plus positive. Tout devenait possible. C'est là que j'ai commencé la photographie. Ensuite avec le temps, j'ai cherché à m'instruire et à acquérir une vraie technique. J'ai travaillé longtemps avec de grands maîtres chez Pictorial Service à partir des années 1990. Là, j'ai énormément appris grâce à eux en matière de développement de films et de tirages argentiques. À cette époque, j'ai rencontré un photographe, le seul qui ait vraiment compté pour moi : Paulo Nozolino, et qui est depuis resté mon ami. Je réalisais ses tirages particuliers et complexes et il m'a appris à casser les codes, à m'écarter de la

rigueur des tirages parfaitement homogènes pour explorer plus librement les modulations de la lumière. Il était dans une démarche artistique. Pour lui, la rigueur technique ne devait être qu'au service de la perception subjective que l'on avait de l'image. Il me disait de me libérer des règles et de construire, en auteur, un propos en utilisant l'image comme un instrument. Sa réflexion a nourri mon rapport à la photographie, comme moyen de libérer une intériorité.

AAD | Monuments et ruines sont très présents dans vos images. Quelle place ces traces de l'homme tiennent-elles dans votre perception de la mémoire arménienne ?

AAG | C'est très important. Le génocide arménien s'est produit il y a cent ans maintenant. C'est un génocide réussi en ce sens que, dans certaines régions où je suis allé, il n'y a plus d'Arméniens. Mais, par chance pour moi, les Arméniens ont été des bâtisseurs. Entre le X^e et le XV^e siècle, il y a eu une période de lumière, les architectes et artisans arméniens ont construit des ponts, des églises. Notamment pour cette période de lumière, les Turcs admiraient les Arméniens. Leur attitude vis-à-vis de cette architecture révèle d'ailleurs une sorte d'anthropophagie très singulière (différente, par exemple, du principe d'extermination totale propre au nazisme dans le génocide juif). Il ne s'agissait pas de brûler ou de détruire entièrement ces constructions, mais plutôt de les transformer : ainsi, des églises sont devenues des mosquées. Il y a là l'idée de manger l'autre pour le digérer et assimiler sa force. Ils n'ont pas fait qu'exterminer un peuple, ils ont aussi anéanti une civilisation.

AAD | En 2011, vous avez exposé votre travail en Turquie. Comment a-t-il été reçu dans ce pays qui nie le génocide arménien ?

AAG | Les choses ont évolué en Turquie. Il y a eu une prise de conscience par la société civile turque. L'assassinat d'Hrant Dink a précipité le divorce d'une frange de la population turque avec cette irréductible dialectique de la négation. Et aujourd'hui, depuis 2010, une part de la société civile commémore le génocide. Quand j'ai exposé, grâce au mécène turc Osman Kavala, mes images dans sa galerie privée (Depo) en 2011 à Istanbul, cela s'inscrivait dans la genèse du rapprochement entre Turcs et Arméniens humanistes. À partir de cette exposition d'ailleurs, il y a une rupture dans mon travail. Je suis passé du noir et blanc



Gdoutz. 2002, photographie issue de la série *Mémoire des Arméniens*. Région de Van, Turquie.

à la couleur, et de l'argentique au numérique. C'était une manière de signifier qu'en Turquie, l'empreinte de cette mémoire ne relevait plus tout à fait de l'archéologie. Elle avait maintenant une présence plus apparente. La République de Turquie s'est érigée sur les cadavres de la nation armé-

nienne, le spectre de ses martyrs hante son esprit, et les cris des descendants de rescapés couvrent progressivement la partition négationniste d'une complainte qui devient aux yeux du monde de moins en moins audible.

ANTOINE AGOUDJIAN EN QUELQUES DATES

Né à Saint-Maur en 1961. Représenté par la galerie Matignon, à Paris.

1988 / Le 7 décembre 1988, tremblement de terre en Arménie soviétique. Cette mission engendra la genèse du premier projet photographique d'Agoudjian, qui participait à l'aide humanitaire – il fut parmi les premiers sur place (dans une Arménie faisant encore partie du bloc de l'Est). Antoine Agoudjian poursuit son œuvre photographique sur les traces de la mémoire...

1996 / Première incursion photographique dans une Turquie frileuse quant à l'évocation du génocide arménien. À cette date, et de surcroît en tant que petit-fils de rescapés, le photographe est l'un des rares à traiter ce thème lié à la mémoire du génocide.

2007 / Assassinat du journaliste turc d'origine arménienne Hrant Dink, également fondateur du journal *Agos*. Cet événement provoqua un choc dans la société civile turque et dans le milieu des intellectuels. Cela engendra aussi une prise de conscience des descendants de rescapés islamisés lors du génocide, en Anatolie : ils revendiquaient l'affirmation de leur identité arménienne.

2011 / Exposition de l'ensemble du travail de l'artiste à Istanbul, en Turquie. Agoudjian est alors le premier photographe appartenant à la diaspora arménienne à exposer en Turquie depuis le génocide. Le jour du vernissage, le 24 avril 2011, la police y neutralisa des extrémistes appartenant à la mouvance fondamentaliste des Loups gris, venus vraisemblablement saboter l'événement. Mois hautement symbolique, pas seulement pour les Arméniens car le jour même, quelque part en Anatolie, le jeune conscrit Sevag Balıkcı (d'origine arménienne) fut assassiné, dans l'enceinte de la caserne où il était affecté, par un appelé appartenant à une mouvance d'extrême droite pour le seul motif qu'il était arménien. Cette mouvance est aussi celle qui assassina Hrant Dink. Elle est toujours légale en Turquie.

2014 / Le photographe prépare un ouvrage pour le centenaire du génocide arménien, à paraître aux éditions Flammarion.

